

## Coups d'oeil

---

Number 250, September–October 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47463ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2007). Review of [Coups d'oeil]. *Séquences*, (250), 61–63.



## 1408

Plusieurs œuvres de Stephen King ont été portées à l'écran au fil des années, mais peu d'adaptations cinématographiques se sont réellement démarquées. À part, bien entendu, **The Shining** de Stanley Kubrick et **Misery** de Rob Reiner, films angoissants mémorables qui demeurent encore à ce jour des classiques du genre.

Inspiré d'une autre nouvelle du prolifique auteur, **1408**, qui relate les découvertes d'un spécialiste des phénomènes paranormaux dans une chambre hantée condamnée d'un luxueux hôtel new-yorkais, ne passera malheureusement pas à l'histoire.

On ne pourra toutefois reprocher au cinéaste d'origine suédoise Mikael Häfström (**Derailed**) de ne pas avoir tenté de réaliser un long métrage hypnotique. Après tout, ce film propose une multitude d'éléments bizarres jumelés à des plans ingénieux qui servent bien le propos. Mais le pari de vouloir créer une ambiance asphyxiante avec un seul personnage dans un seul décor sans pour autant s'aliéner des spectateurs était peut-être trop ambitieux.

Le récit surexploite les clichés usuels de tout bon film d'épouvante et s'avère donc peu efficace. Même John Cusack, qui, au demeurant, livre une prestation fort honorable dans le rôle principal, ne réussit pas à sauver ce huis clos de l'ennui. La bande-annonce prévenait pourtant les spectateurs : « L'hôtel Dolphin vous invite à séjourner dans l'une de ses superbes chambres. À l'exception d'une. » Autant s'abstenir du **1408**.

PIERRE RANGER

■ États-Unis, 94 minutes — Réal. : Mikael Häfström — Scén. : Matt Greenberg, Scott Alexander, Larry Karaszewski — Int. : John Cusack, Mary McCormack, Samuel L. Jackson, Tony Shalhoub — Dist. : Alliance.



## ENSEMBLE C'EST TOUT

Réalisateur et producteur chevronné, Claude Berri adapte ici le roman à succès d'Anna Galvalda. Il met en scène de manière classique cette histoire d'amour toute simple. Marqué par la douceur, le scénario nous raconte l'histoire de la fragile Camille (Audrey Tautou) qui, soignée par Philibert (Laurent Stocker), tombera amoureuse de Franck (Guillaume Canet).

On retrouve la signature du cinéaste qui nous a offert entre autres **Le vieil homme et l'enfant** (1966) **Jean de Florette** (1986) et **Manon des Sources** (1986). Le film sobre et lent est composé de petites touches et les dialogues épurés sonnent de façon si naturelle que l'œuvre passe en un clin d'œil. Françoise Bertin propose un personnage de grand-mère si réaliste qu'elle nous touche spontanément. Ses mimiques boudeuses expriment bien ses peurs devant la fin qui approche.

Malgré sa beauté et sa jolie trame musicale, le long métrage nous laisse tièdes. Il y a si peu de défis pour les personnages que leurs quêtes ne nous émeuvent pas vraiment. Dès le départ, on sent bien que l'amour sera au rendez-vous et que le gentil Philibert vaincra ses troubles de langage.

Est-ce le montage, le jeu retenu des comédiens, la cinématographie en général ou tout simplement l'adaptation du roman qui fait perdre la force de l'émotion ? On sort de la salle et l'on passe malheureusement rapidement à autre chose.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ France 2007, 97 minutes — Réal. : Claude Berri — Scén. : Claude Berri, d'après le roman d'Anna Galvalda — Int. : Audrey Tautou, Guillaume Canet, Laurent Stocker, Françoise Bertin, Alain Sachs et Firmine Richard — Dist. : Christal.



## LA FAUTE À FIDEL

Fin soixante, début soixante-dix. Un vent révolutionnaire souffle sur la France et partout dans le monde. L'idéal marxiste en séduit plus d'un, et la petite Anna doit composer avec la nouvelle ferveur de ses parents militants. Ex-bourgeois, du coup ils sont de toutes les causes : justice sociale, droit de la femme, partage de la richesse, laïcisation des mœurs, etc.

Pour Anna, concrètement, ça veut dire un plus petit logement, des vêtements rafistolés et de la nourriture bas de gamme. Tout cela à cause de Fidel, comprend-elle vaguement.

Le parcours de cette enfant n'est certes pas unique. Les baby-boomers ont bousculé bien du monde, vu leur nombre et leur souffle unanime... La petite Anna exprime une réticence que plusieurs ont dû ressentir, face à des idéaux qui n'allaient pas toujours de pair avec les intuitions ou les nécessités du moment.

L'adaptation n'est pas difficile que pour la fille. Marie, la mère d'Anna, partage les idées de son époux, mais elle n'a pas son énergie; elle est exténuée par les exigences d'un engagement total et permanent. Or, justement, la capacité d'adaptation est au cœur de ce récit intimiste.

Le film, dans sa forme, est bien ficelé. La composition des images est soignée : du rouge, du vert, du bleu, des teintes chaudes. La caméra filme à hauteur d'enfant. Le regard est sensible, et il ne se laisse pas pénétrer si facilement par le politique.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ France 2006, 99 minutes — Réal. : Julie Gavras — Scén. : Julie Gavras, Arnaud Cathrine, d'après le roman *de Tutta Colpa di Fidel* de Domitilla Calamai — Int. : Nina Kervel, Julie Depardieu, Stefano Accorsi, Benjamin Feuillet, Martine Chevallier, Olivier Perrier — Dist. : Equinoxe.



## HAIRSPRAY

Ceux qui ont vu **Hairspray** de John Waters en 1988 gardent un précieux souvenir de cette comédie musicale enlevante où une adolescente grassouillette devenue danseuse populaire d'une émission jeunesse se bat contre la ségrégation à Baltimore en 1962.

Grâce à son humour irrévérencieux et à ses personnages cocasses, le long métrage du scénariste-réalisateur surnommé « prince du mauvais goût » est rapidement devenu un film-culte. À un tel point, qu'on a même décidé en 2002 de créer une comédie musicale sur Broadway, qui a remporté pas moins de huit prix Tony. C'est sans doute ce succès retentissant qui a convaincu les bonzes de Hollywood de revisiter l'œuvre.

Or, la nouvelle mouture de **Hairspray** n'a rien à voir avec l'original. Oubliez la satire sociale du milieu de la musique et de la danse de l'époque. La version d'Adam Shankman, chorégraphe devenu réalisateur de films aussi légers qu'insipides (*The Wedding Planner*, *The Pacifier*), n'est plus qu'un spectacle visuel grand public sans âme mettant en valeur des stars de renommée qui chantent et qui dansent.

Ainsi, bien que John Travolta, Michelle Pfeiffer et Queen Latifah interprètent avec l'entrain nécessaire leurs nombreux numéros, ils ne réussissent que trop rarement à susciter une émotion. Seule Nikki Blonsky, particulièrement douée dans le rôle principal, attire tous les regards. Il reste néanmoins de cette production une trame musicale enlevante qui plaira sans doute aux adolescents et, qui sait, peut-être même à quelques admirateurs de John Waters.

PIERRE RANGER

■ États-Unis, 116 minutes — Réal. : Adam Shankman — Scén. : Leslie Dixon — Int. : John Travolta, Nikki Blonsky, Amanda Bynes, Christopher Walken, Zac Efron, Queen Latifah, Michelle Pfeiffer — Dist. : Alliance.



## HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX

Cinquième volet des aventures du jeune sorcier anglais, **Harry Potter and the Order of the Phoenix** plonge vraiment pour la première fois dans le territoire sombre du drame humain. Bien que le film attirera encore jeunes et moins jeunes, on s'éloigne plus que jamais du simple film pour la famille et de l'adaptation trop fidèle pour adopter les règles scénaristiques et filmiques d'un drame véritable. Ainsi, le récit repose essentiellement sur Harry en tant que personne et non plus principalement sur les péripéties vécues par celui-ci. Si les scènes d'action sont toujours présentes, elles sont entièrement motivées par le développement du personnage et l'évolution de ses rapports avec son entourage, qu'il s'agisse de ses proches (entre autres, Harry découvre les joies et les peines de l'amour) ou des forces du Mal (qui prennent cette fois-ci une double forme, celle du terrifiant Voldemort et celle de l'establishment déshumanisé, représenté par l'ignoble Dolores Umbridge).

Peter Yates coupe peut-être un peu les coins rond au plan du rythme (tant de détails complexes et capitaux à communiquer imposent forcément des contraintes et des choix douloureux), mais ce que le film perd en cadence il le gagne en véracité des personnages et en subtilité de l'interprétation (les trois jeunes acteurs n'ont jamais été aussi naturels et Imelda Staunton en Umbridge est parfaite de mépris onctueux et de cruauté injustifiée).

CLAIRE VALADE

■ HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX — États-Unis 2007, 138 minutes — Réal. : David Yates — Scén. : Michael Goldenberg, d'après le roman de J. K. Rowling — Int. : Daniel Radcliffe, Emma Watson, Rupert Grint, Ralph Fiennes, Gary Oldman, Imelda Staunton, Michael Gambon, Jason Isaacs, Alan Rickman, Helena Bonham Carter — Dist. : Warner



## NO RESERVATIONS

Après une pause de quelques années, le réalisateur australien Scott Hicks (**Shine**, **Hearts in Atlantis**) présente son **No Reservations** au grand écran. Dommage de reprendre ainsi du service, car ce long-métrage mettant en vedette Catherine Zeta-Jones (**Traffic**, **Chicago**) et Aaron Eckhart (**Thank You for Smoking**) est, pour le moins, un mets qui a déjà été cuisiné.

Kate, une chef new-yorkaise réputée, très hautaine et peu ouverte à la critique, se voit confier, à la suite de la mort de sa sœur, la charge de sa jeune nièce Zoé. Toutefois, cette perte récente l'ébranlera et la forcera à prendre quelques jours de repos. C'est durant ce bref congé que sa patronne, pour répondre à l'appel de la clientèle, engagera un remplaçant (Eckhart). Et le contraste se fera lourdement ressentir entre l'orgueilleuse et cet homme allègre s'étant rapidement taillé une place au sein de l'équipe. Devant ce chamboulement, l'esprit possessif de Kate sera-t-il enclin à s'adapter à cette nouvelle « table pour trois » ?

Bien que Hicks nous fasse part d'un schéma psychologique intéressant au niveau du protagoniste de son récit, il y aurait grandement eu place à quelques innovations sur le plan de cette mise en scène bourrée de clichés et transparente dès le commencement. Cependant, avec un soupçon de bonne volonté, le spectateur saura passer un bon moment devant cette histoire « gastronomique ». **No Reservations** demeure donc néanmoins un film « touchant » et divertissant, sauvé par le jeu déterminant d'acteurs de premier ordre.

MAXIME BELLEY

■ TABLE POUR TROIS — États-Unis / Australie 2007, 103 minutes — Réal. : Scott Hicks — Scén. : Carol Fuchs, d'après le scénario de Sandra Nettelbeck, Mostly Martha — Int. : Catherine Zeta-Jones, Aaron Eckhart, Abigail Breslin — Dist. : Warner.



## JOSHUA

Joshua, un garçon de neuf ans, joue très bien du piano à queue dans le grand salon du cosu appartement de ses parents à New York. Pendant ce temps, sa parenté est surtout intéressée par l'arrivée de sa sœur, née il y a peu. À partir de cette scène idyllique, les scénaristes David Gilbert et George Ratliff ont pondu une histoire où les certitudes se lézardent et où une famille se trouve insidieusement détruite.

Jacob Kogan interprète brillamment ce Joshua (Josué), prénom porteur de sens pour qui se souvient de l'épisode des trompettes de Jéricho dans la Bible. Le milieu économique familial ressemble à celui de *The Omen*, mais le nom de Lucifer n'est évoqué que par une des grands-mères, qui veut christianiser fortement ce mouffet déjà adulte par certaines de ses attitudes.

Les scénaristes réveillent habilement les appréhensions des parents-spectateurs effrayés tout autant à l'idée de ne pas en faire assez ou de surprotéger leur marmaille, évoquant ainsi les angoisses des femmes enceintes triturées par *Rosemary's Baby*.

Après un documentaire-choc, *Hell House*, sur un spectacle chrétien fondamentaliste au Texas, Ratliff réussit son passage à la fiction, dirigeant habilement son équipe parmi laquelle il faut signaler le travail de Sam Rockwell et de Vera Farmiga ainsi que la précise photographie de Benoit Debie et la subtile musique de Nico Muhly.

LUC CHAPUT

■ États-Unis 2007, 105 minutes — Réal. : George Ratliff — Scén. : David Gilbert, George Ratliff — Int. : Jacob Kogan, Sam Rockwell, Vera Farmiga, Dallas Roberts, Celia Weston — Dist. : Séville.



## OCEAN'S THIRTEEN

Après avoir visité les coins les plus glamour d'Italie dans le deuxième opus de la série, *Ocean's Thirteen* ramène l'action à Las Vegas, site des premières frasques rocambolesques de la joyeuse bande de Danny Ocean / George Clooney. Si nos voleurs préférés sont tous de retour dans la ville de tous les vices, c'est pour monter un dernier grand coup visant à discréditer unilatéralement le monstrueux nouvel hôtel du promoteur Willie Bank (Pacino, des plus flamboyants), afin de venger l'un des leurs, le bon vieux Reuben, salement floué par Bank.

Car c'est bien de cela dont il s'agit : d'amitié. Avec *Ocean's Thirteen*, le spectateur est à nouveau convié à pénétrer dans le saint des saints, au cœur des folles aventures d'un cercle d'amis très spéciaux, ceux de Clooney-l'acteur et d'Ocean-le-personnage. L'une de ces aventures est à l'écran, l'autre, derrière. Film après film, tout l'intérêt de la série est dans le plaisir éprouvé à regarder un groupe d'acteurs, amis dans la vie et collègues au cinéma, s'en donner à cœur joie à raconter une intrigue toujours plus improbable et alambiquée avec la même intelligence de l'image bien pensée et le même sens du rythme dans le dialogue, sous la direction d'un réalisateur à la main toujours aussi assurée.

Si certains échanges semblent un peu téléphonés, le plaisir demeure généralement intact, aussi léger qu'une bulle de champagne.

CLAIRE VALADE

■ LE NOUVEAU PARI DE DANNY OCEAN — États-Unis 2007, 122 minutes — Réal. : Steven Soderbergh — Scén. : Brian Koppelman, David Levien — Int. : George Clooney, Brad Pitt, Matt Damon, Al Pacino, Ellen Barkin, Elliott Gould, Don Cheadle, Bernie Mac, Carl Reiner, Andy Garcia, Eddie Izzard — Dist. : Warner.



## YOU KILL ME

John Dahl n'est pas une figure de proue du cinéma américain. Ses films ne battent aucun record au box-office, et n'atteignent pas non plus un statut intello en Europe. Mais bobine après bobine, ce cinéaste discret bâtit une œuvre tout en relations et en ambiguïtés.

*You Kill Me* ne déroge pas à la règle. Un tueur à gages décide que l'alcool nuit à son travail, et s'inscrit aux AA. Par son « cover » de croque-mort, il rencontre une fille qui déteste son père récemment mort. Les deux forment un tandem improbable qui va devoir ramer devant les obligations professionnelles du tueur à gages.

Dans les deux rôles principaux, Ben Kingsley et Tea Leoni sont très habiles. Ils manient les « one liner » à répétition. L'atmosphère postmoderne, comme si rien n'avait d'importance et n'était tabou, repose entièrement sur leurs épaules solides.

La photographie est très bien choisie. Les plans mettent toujours l'accent sur les réactions d'un personnage aux transgressions d'un autre, avec un zoom sur les visages qui réussit à inclure les gestes des autres personnages. Depuis *Red Rock West*, son premier film achevé, John Dahl n'a jamais abandonné sa fascination pour les relations humaines.

*You Kill Me* ne sera jamais au programme d'une école de cinéma. L'intrigue, le script et le jeu des acteurs sont presque volontairement limités à une dimension triviale, amusante. John Dahl connaît ses limites. C'est sa grande force.

MATHIEU PERREULT

■ États-Unis 2007, 92 minutes — Réal. : John Dahl — Scén. : Christopher Markus, Stephen McFeely — Int. : Ben Kingsley, Tea Leoni, Luke Wilson, Philip Baker Hall, Denis Farina, Alison Sealy-Smith — Dist. : Alliance.